

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XIII.

— Que Dieu le veuille !

— Maintenant, monsieur, permettez-moi de vous adresser une question...

— J'y répondrai bien volontiers.

— Quand sera libre la malheureuse enfant qui pleure dans sa prison ?

— Avant une heure, je vous le promets... Je vais envoyer l'ordre de mise en liberté à Saint-Lazare...

— Merci, monsieur, et à bientôt !..

Paul s'élança hors du cabinet du juge.

Marguerite l'attendait dans le couloir.

— Eh bien ? demanda-t-elle en lui voyant le visage rayonnant.

— Tout va bien !

— Honorine ?

— Sera libre avant une heure...

— Libre !... libre ! et cela grâce à toi !... s'écria madame Bertin. Ah ! que Dieu est bon ! Et je pourrai la voir ?... lui parler ?...

— Vous le pourrez dès sa sortie de prison, chère tante...

— Ne vas-tu pas venir l'attendre, pour qu'elle puisse te remercier, te bénir ?...

— J'ai un autre devoir à remplir...

— Un devoir plus pressant que d'embrasser Honorine sauvée par toi ?...

— Oui, ma tante, celui de la venger !...

— La venger ! répéta madame Bertin. Crois-tu donc pouvoir le faire ?...

— Oui, ma tante... répondit Paul.

— Et, comment ?

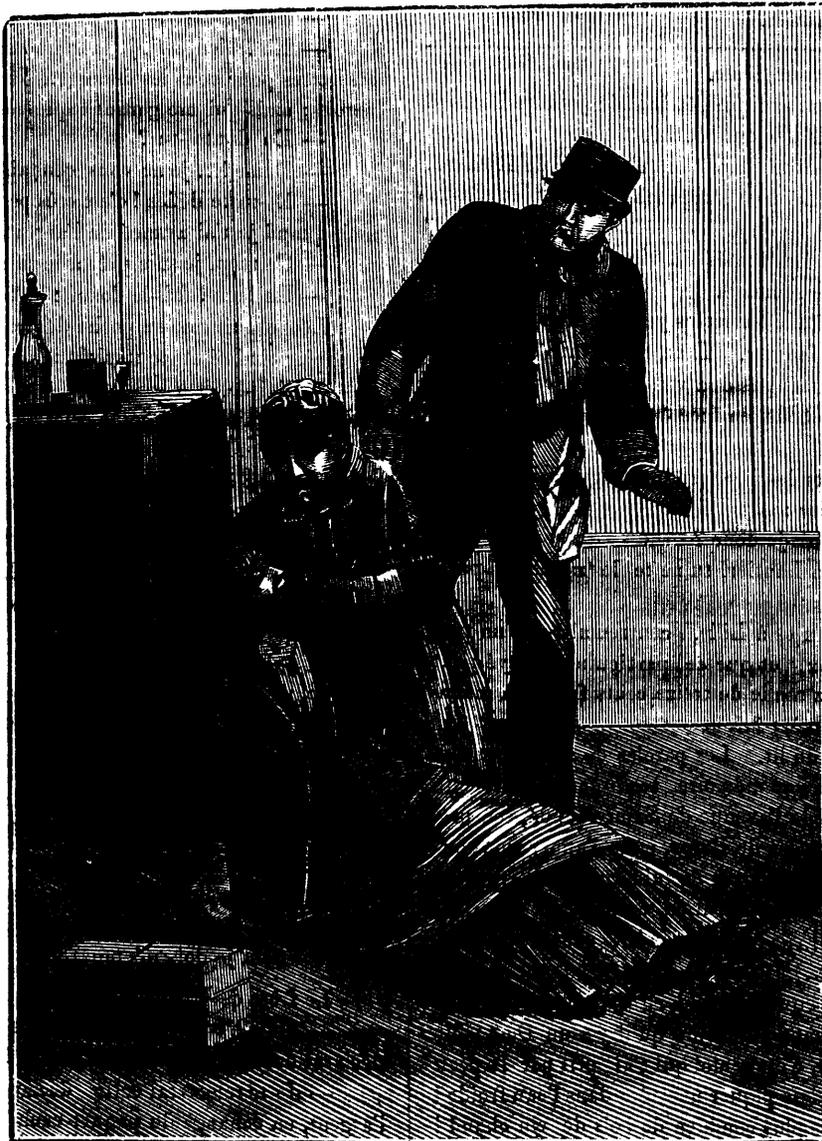
— En retrouvant les persécuteurs d'une enfant que j'aime, et qui sont en même temps ceux de mademoiselle de Terrys... Allez, chère tante, allez à la prison de Saint-Lazare, attendez Honorine, reconduisez-la à l'hôtel du boulevard Malesherbes, efforcez-vous de la consoler et dites-lui que j'ai le ferme espoir de découvrir et de punir bientôt ceux qui voulaient la perdre...

Marguerite désirait questionner de nouveau, mais le jeune homme ne lui en laissa pas le temps et s'élança au dehors.

Madame Bertin remonta dans sa voiture qui l'attendait sur la place du Palais-de-Justice, et se fit conduire à la prison de Saint-Lazare.

Sachant bien qu'on ne lui permettrait pas d'en franchir le seuil, elle attendit en face de l'entrée, trouvant les minutes longues comme des siècles.

Paul regagna la rue de l'École-de-Médecine et, s'adressant à la con-



— J'ai sur moi un flacon de sels... Je vais le lui faire respirer...

cierge demanda :

— Avez-vous vu madame Isabelle ?

— Non, monsieur...

— C'est étrange ! pensa l'étudiant, ni ici, ni rue Beautreillis... Et le temps me manque pour aller l'avertir de mon départ.

Il ajouta, mais à haute voix :

— Je vais en voyage... Je resterai absent un jour ou deux au plus... Si madame Zirza, mademoiselle Renée et M. Victor Béralle arrivaient ce soir, vous leur diriez que je suis parti pour Troyes et qu'ils ne doivent avoir aucune inquiétude sur mon compte.

— Bien, monsieur Paul... votre commission sera faite exactement, je vous le promets...

Le jeune homme prit une voiture et se dirigea vers la gare de l'Est. Chemin faisant il murmurait :

— Connaître le signalement de ce Paul Pélissier, évadé de la prison de Troyes... Savoir s'il a été repris, voilà ce dont je dois m'occuper tout d'abord... Il faudra bien que je trouve ce misérable... Il devait être, avec l'homme de la rue Beautreillis, les exécuteurs soudoyés de la pensée d'un autre... Quelle infernale volonté les dirigeait ? Je le découvrirai...

Le train de cinq heures et trente minutes emporta vers Troyes le fils de Pascal Lantier.

Retournons à Nogent-sur-Seine.

Léopold, nous croyons l'avoir dit, était allé rejoindre Richard Béralle au petit hôtel où ils avaient couché.

L'ex-réclusionnaire entra dans la chambre de Richard. Celui-ci dormait encore. Léopold s'approcha du lit et secoua l'ivrogne.

Richard se réveilla. Les fumées du vin s'étaient aux trois quarts dissipées pendant le sommeil.

Le frère de Victor Béralle ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard étonné et inquiet. Il ne conservait aucun souvenir distinct de ce qui s'était passé la veille.

L'évadé de Troyes, debout, en face de lui et les bras croisés, l'examinait en souriant.

Pendant quelques secondes Richard interrogea vainement sa mémoire, et finit par s'écrier :

— Ah ! ça, mais où suis-je donc ?

— Comment, répliqua Lantier, tu ne te le rappelles pas ?

— Non...

— Tu as oublié que tu es à Lille, contremaître d'un particulier confiant et généreux, et que ce particulier a payé pour toi hier soir la somme assez ronde de treize cents francs à madame Baudu, ta future belle-mère ?...

Richard sauta en bas du lit. Les paroles de son interlocuteur venaient de lui remettre en mémoire sa discussion violente avec la marchande de vins de l'avenue de Saint-Mandé, son projet de suicide, sa station au pont de Bercy, enfin l'apparition soudaine qui l'avait empêché de se noyer en lui offrant de l'argent.

— Oh ! malheureux ! balbutia-t-il en cachant sa tête dans ses mains. Mauvais sujet !... propre-à-rien !... canaille !... J'étais ivre comme toujours !...

— Ce qui prouve, répliqua Léopold en riant, ce qui prouve que le proverbe a raison quand il affirme qu'il y a un Dieu pour les ivrognes... Ce bon Dieu, c'était moi qui t'ai pris par la peau du cou au moment où tu allais piquer une tête dans l'eau froide ! moi qui t'ai offert je ne sais plus combien de bols de vin chaud ! moi qui t'ai arraché une fameuse épine du pied en payant tes dettes, et qui, non content de liquider ta position vis-à-vis de maman Baudu, ai promis de te donner cinq mille francs si tu exécutes ce dont nous sommes convenus...

— Et de quoi donc sommes-nous convenus ? demanda Richard pris d'un tremblement.

— Tu dois t'emparer d'un paquet cacheté dans lequel je

trouverai la preuve de l'infidélité de la jeune fille que j'aime...

— Oui, répondit l'ivrogne d'une voix sourde, je me souviens, à cette heure... je me souviens de tout... je ne savais pas ce que je faisais... J'ai pris un engagement criminel...

Léopold haussa les épaules.

— Vas-tu pas avoir des scrupules ! s'écria-t-il, ça serait drôle lorsque sans moi ton cadavre roulerait depuis hier sous les glaçons que charrie la Seine !

Richard frissonna. L'ex-réclusionnaire poursuivit :

— Des scrupules ! lorsqu'il te suffira d'un coup de main pour te trouver dans une position que tes rêves les plus ambitieux ne t'auraient pas montrée si belle ! Allons ! allons ! ce soir ou demain, tu auras les cinq mille francs qui te permettront d'épouser Virginie en même temps que ton frère deviendra le mari d'Étienne... Seulement, cette somme, il s'agit de la gagner !

— La gagner... la gagner... répéta Richard d'un air indécis.

— Sans doute...

— Eh ! bien, oui, je la gagnerai ! Je vous ai promis d'avoir ces lettres pour vous les donner... Je les aurai... Je tiendrai ma parole ; mais qui me garantit que vous tiendrez la vôtre ?...

— En doutes-tu ?

— Dame !... je ne vous connais pas...

— Et tu te défies ! c'est très poli ! Me suis-je défié de toi, moi, quand je t'ai avancé de l'argent sans reçu ?

— Ce reçu, je suis prêt à le faire...

— Eh bien ! fais-le donc... :

Léopold tira de sa poche des billets de banque, une feuille de papier timbré et poursuivit :

— Fais-le, et à la somme de douze cent quatre-vingt-sept francs que tu me dois, joins celle de deux mille francs que je t'avance encore sur les cinq mille promis...

Il tendit à l'ivrogne deux billets de banque et ajouta :

— Les trois autres mille francs te seront remis en échange des lettres qu'il me faut.

Richard empocha les billets. L'ex-réclusionnaire plaça la feuille de papier timbré à côté d'un encrier qui se trouvait sur la table.

— Ecris... fit-il.

Richard prit une plume, la trempa dans l'encre et dit :

— Je suis prêt... Dietez...

Léopold dicta lentement :

“ Je reconnais avoir reçu de M. Paul Pélissier la somme de trois mille trois cents francs, à valoir sur celle de six mille trois cents francs qu'il doit me remettre en échange d'un paquet cacheté qui se trouve entre les mains d'une jeune fille habitant à cette heure l'hôtel du Cygne-de-la-Croix, à Nogent-sur-Seine, paquet dont je dois m'emparer...”

Le frère de Victor Béralle s'interrompit :

— Mais c'est avouer mon vol, cela ! s'écria-t-il. Une telle déclaration suffirait pour me perdre !

— Je te remettrai cette déclaration en même temps que l'argent, en échange du paquet cacheté...

— Où demeure la jeune fille ?

— Tu viens de l'écrire... « Hôtel du Cygne-de-la-Croix, » grande rue de Nogent-sur-Seine.

— Le moyen de m'emparer des papiers ?...

— Rien de plus simple... Tu ouvriras la porte de la chambre, la nuit, tandis que la jeune fille dormira... Le paquet sera sans le moindre doute dans une poche de ses vêtements ou sur

quelque meuble... Tu le prendras et tout sera dit... Du reste, je te donnerai tantôt des renseignements précis et des indications certaines... Finissons-en...

Richard signa.

— Voici... fit-il en tendant le papier à Léopold.

— A la bonne heure ! Si je n'étais personnellement connu dans l'hôtel où ma future est descendue, je n'aurais pas eu besoin de toi, ce qui m'aurait permis de réaliser une fameuse économie. Maintenant, écoute-moi... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble dans les rues de Nogent... Déjeune en bas tout seul... Ça n'est pas très gai, mais c'est nécessaire... Moi, je vais aller déjeuner d'un autre côté, et tantôt je te retrouverai ici, dans cette chambre, où tu remonteras après ton repas.

— Convenu... Quand vous faudra-t-il les lettres ?

— Le plus tôt possible... Nous causerons de cela à mon retour.

Léopold quitta Richard.

— Ce garçon, se disait-il en s'éloignant de l'auberge, est une tête faible, une nature de pâte molle, prête au crime comme à autre chose et incapable de résister à qui sait le pétrir et le dominer... Je le tiens, il fera ce que je veux qu'il fasse...

L'ex-réclusionnaire alla droit à « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix. » Il se fit servir à déjeuner dans une pièce qu'un vitrage séparait de la grande salle. A travers ce vitrage il pouvait tout voir et tout entendre.

Le patron, un petit homme énorme, répondant au nom de Marot, donnait des ordres à ses servantes.

Léopold prêtait l'oreille. Venu pour tâcher d'apprendre dans quelle partie de l'hôtel logeait Renée, il fut servi à souhait. Une servante parut sur le seuil de la salle.

— On a sonné au numéro 3... lui dit le patron.

— Oui, monsieur... C'est la jeune demoiselle qui est arrivée tantôt toute seule...

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle demande qu'on fasse du feu dans la cheminée de sa chambre...

— Eh ! bien, faites-en, et dépêchez-vous...

La servante se mit à fureter dans le tiroir d'un buffet de service.

— Que diable cherchez-vous ? reprit le patron avec impatience.

— Un passe-partout, monsieur, afin d'éviter du dérangement à cette demoiselle, qui ne laisse pas sa clef sur la porte.

— Un passe-partout ! répéta le gros homme. Qu'avez-vous fait du vôtre ?

— Je l'ai égaré, monsieur... balbutia la servante en rougissant.

En même temps elle retirait du meuble une de ces clefs qui s'ajustent à toutes les serrures des chambres d'hôtel. Un petit carré de carton rouge, attaché par une ficelle, pendait à cette clef.

Le patron haussa les épaules, prit dans sa poche une clef exactement semblable et s'écria :

— Laissez ce passe-partout... Voici le vôtre... Savez-vous où je l'ai trouvé, fille sans ordre ?...

— Non, monsieur... je ne sais pas..

— Sous la voûte de l'hôtel... par terre... entre deux pavés.

— Monsieur, je l'aurai laissé tomber.

— Parbleu, je le pense bien... Reprenez-le, et tâchez d'être plus soigneuse à l'avenir, sinon je vous ferai votre compte.

La servante se retira la tête basse et sans répliquer.

Léopold n'avait pas perdu un seul mot de ce qui précède.

On venait de lui servir du café. Tout en y mêlant un petit verre de kirsh, il se disait :

— La petite loge au numéro 3, et je sais où se trouve un passe-partout ouvrant toutes les portes... Voilà qui simplifiera bigrement la besogne !...

L'ex-réclusionnaire dégusta le contenu de sa demi-tasse, alluma un cigare et demanda la « carte à payer : » c'est ainsi que se nomme « l'addition » en province.

Ce fut le patron lui-même qui la lui apporta.

— Monsieur, lui dit Léopold, je vais vous prier de me rendre un petit service...

— Je le ferai bien volontiers si c'est en mon pouvoir...

— Il s'agit tout simplement de me donner la monnaie d'un billet de Banque...

— Rien de plus facile.

L'évadé de Troyes tendit un billet de cinq cents francs au gros homme qui le prit et ajouta :

— Je monte dans ma chambre chercher ce qu'il vous faut.

— Bien, monsieur, et merci.

Le patron sortit. A peine avait-il commencé à gravir l'escalier dont les marches craquaient sous son poids, que Léopold se leva vivement, entra dans la grande salle en ce moment déserte, ouvrit le tiroir du buffet, vit le passe-partout, très reconnaissable à son étiquette de carton rouge, le prit et le glissa dans sa poche.

Il retourna s'asseoir ensuite et attendit en chantonnant.

Au bout de cinq minutes le gros homme reparut, apportant cinq cents francs en or.

Léopold paya sa dépense, remercia de nouveau, quitta « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix, » se dirigea vers la gare du chemin de fer, entra dans la salle d'attente et consulta une affiche indiquant la marche des trains.

Plusieurs trains du soir et de nuit allaient de Nogent-sur-Seine à Troyes. L'ex-réclusionnaire en inscrivit les heures sur son carnet.

Ceci fait, il regagna la petite auberge et la chambre où il avait couché, il retira de sa valise un revolver, un couteau-poignard, une minuscule lanterne sourde, et entra dans la pièce voisine occupée par Richard Béralle.

Celui-ci l'attendait. Après avoir vidé trois ou quatre boîtes en déjeunant pour s'étourdir et pour contraindre sa conscience à se taire, il était remonté et, s'étant jeté sur son lit, gisait comme une masse inerte, mais il ne dormait point.

Léopold avait bien jugé cette nature molle et sans ressort. Une voix intérieure criait à Richard : — « Que fais-tu, malheureux ? Que vas-tu faire ? »

Il entendait cette voix, mais il ne se sentait ni la force, ni le courage de lui obéir, et se voyant les poches garnies, sa dette payée et une somme ronde en expectative, il s'abandonnait, ne reculait point devant la pensée de l'infamie qu'il allait commettre, et à la voix intérieure répondait :

— Ici-bas, chacun pour soi !... Je vais avoir la dot qu'exige maman Bandu... J'idole Virginie, et Virginie sera ma femme...

Puis, il ajoutait, afin de se convaincre lui-même :

— D'ailleurs il ne s'agit pas d'un vol... Plutôt que d'enlever à quiconque une somme d'argent, je me couperais la main droite. Il n'est question que de rendre service à un ami riche et généreux qui se croit trompé et veut savoir à quoi s'en tenir.. Je serais content, parole d'honneur, qu'on en fasse autant pour moi si je soupçonnais Virginie. Et puis, cet homme est mon

sauveur... Il m'a retenu juste au moment où j'allais piquer une tête comme un imbécile... C'est bien le moins que je lui témoigne ma reconnaissance et que je me mette en quatre pour l'obliger...

L'ivresse montant peu à peu à la tête de Richard, faisait taire sa conscience et lui montrait comme toute naturelle, et même honorable, l'infâme action commandée et payée par le prétendu Paul Pélissier.

Ce dernier constata du premier coup d'œil l'état physique et moral du jeune homme et s'en applaudit.

— Me voici.. dit-il.

— Eh bien ? demanda le frère de Victor en se soulevant. Tout marche-t-il comme tu le veux ?...

— Oui, je viens te donner mes dernières instructions... Tu te souviens de ce que je t'ai dit ?

— Parfaitement... J'ai bonne mémoire. La jeune demoiselle que tu aimes, que tu voudrais épouser, mais que tu soupçonnes d'avoir un béguin pour un cocodès quelconque, loge à « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix. »

— C'est bien ça... Elle occupe au premier étage la chambre portant le no 3...

Richard se toucha le front, en répétant :

— Numéro 3... C'est gravé là ! Seulement une chose me préoccupe.

— Quelle chose ?

— Le moyen d'entrer la nuit dans l'hôtel sans me faire pincer.

— Nigaud ! C'est simple comme bonjour... Je te croyais plus de jugeotte !... Tu vas payer ta dépense ici et aller « illico » te loger à l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix... »

— Tiens, au fait, je n'y pensais pas...

— Tu demanderas une chambre... Tu te contenteras de la première venue et, sous prétexte que tu es fatigué et un peu souffrant, tu te mettras au lit afin de n'être pas rencontré dans la maison par des gens qui pourraient te reconnaître plus tard... Est-ce compris ?

— C'est compris ?

— Puis, cette nuit, vers trois heures du matin, à l'heure où le sommeil est le plus fort, tu quitteras ta chambre et tu t'introduiras sans bruit dans le numéro 3.

— C'est facile à dire.

— Et facile à faire.

— Pas tant que ça, si la clef de la jeune personne n'est point sur la porte.

— Il est certain qu'elle n'y sera pas.

— Eh bien, alors ?

— Crois-tu donc que l'obstacle soit infranchissable ? J'ai tout prévu... Voilà qui supprimera les difficultés.

Et Léopold tendit à Richard le passe-partout que nous connaissons.

— Une clef !... s'écria l'ivrogne stupéfait.

— Et pas une fausse clef... répondit l'évadé de Troyes.

— Tu as donc des amis dans la maison ?...

— J'ai des amis partout. Outre la clef, je t'apporte ceci.

— Une lanterne sourde !

— Qui te servira pour te guider dans les corridors. Tu vois que je n'oublie rien.

Richard prit la lanterne et le passe-partout.

— Où trouverai-je les papiers cachetés ? demanda-t-il ensuite.

— Ils doivent être dans une poche des vêtements ou dans un tiroir. Tu fouilleras les vêtements d'abord.

— Bon. Mais si la demoiselle se réveillait ? murmura Richard avec un frisson.

— Il suffirait de la menacer. Les femmes sont peureuses. Elle te dirait elle-même où sont les papiers.

— Mais si elle criait ? Si elle appelait à l'aide ?

— Il te suffirait de lui dire que, si elle fait la méchante et ne te donne pas les papiers que tu désires, on tuera l'homme qu'elle aime. Je te garantis qu'elle ne soufflera pas mot.

— Si c'est comme ça, tout ira bien. Une fois les papiers dans mes mains, que faudra-t-il faire ?

— Tu auras payé ta chambre d'avance en annonçant que tu serais obligé de partir au point du jour. Je connais les hôtels de province. Ou ferme la porte, mais on laisse la clef en dedans. Tu ouvriras et tu fileras lestement.

— Quand te retrouverai-je ?

— Demain matin.

— Où ?

— A Troyes.

— A Troyes ! répéta Richard avec surprise.

— Oui. Tu prendras le train qui passe à quatre heures onze minutes à Nogent-sur-Seine. Tu seras à Troyes à six heures du matin.

— Et, demanda l'ivrogne, une fois à Troyes ?

— De six heures à midi tu feras de ton temps ce que bon te semblera... répondit Léopold. A midi tu viendras me trouver au « Chapeau-Rouge, » rue du Port. C'est un endroit où l'on peut causer et boire sans être dérangé. Là, en échange des lettres que tu m'apporteras, je te remettrai trois mille francs.

— C'est entendu.

— N'oublieras-tu rien ?

— Non. Cette nuit, à trois heures, entrer au numéro 3 de « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix »... à quatre heures à la gare... à midi rue du port, au « Chapeau Rouge. » afin d'y toucher trois mille balles.

— Et voici cent francs par-dessus le marché pour tes frais de voyage et d'hôtel... reprit l'ex-réclusionnaire en donnant cinq louis à l'ivrogne. Règle ton compte ici et pars. Je te quitte. A demain, midi, au « Chapeau-Rouge. »

— A demain.

Richard descendit au bureau de l'auberge et paya sa dépense. Une demi-heure plus tard il était installé dans une chambre de « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix. »

Il s'y fit apporter un carafon de cognac et il s'enferma après avoir payé d'avance le prix de location de sa chambre, en disant qu'il devait partir au point du jour et qu'il voulait se reposer.

Le frère de Richard Béraille comprenait à merveille que, pour s'acquitter de sa tâche il lui fallait une dose suffisante de sang-froid. Il but néanmoins, mais avec modération, de manière à ne pas engourdir son intelligence et à ne point paralyser ses mouvements.

L'attente devait être longue et par conséquent ennuyeuse, mais l'argent que Richard avait dans sa poche, et celui qu'il devait bientôt toucher, lui faisaient prendre patience.

Il tuait le temps en pensant à l'avenir et en édifiant des projets que son imagination surexcitée par le cognac, paraît des plus brillantes couleurs.

Léopold Lantier, nos lecteurs le savent, était un rusé renard qui, lorsqu'une précaution lui semblait utile, ne manquait

jamaï de la prendre. Depuis la mort de Jarrelonge il avait plus d'une reprise envisagé le fort et le faible de sa position. D'avance il se sentait perdu s'il venait à tomber entre les mains de la justice.

Il voulut néanmoins aller jusqu'au bout, mais René, qui aurait dû être sa première victime, et qui sans doute allait être la dernière, lui causait une terreur insurmontable.

— Une première fois elle a échappé à la mort par une sorte de miracle... se disait-il. Une seconde tentative contre elle ne me portera-t-elle pas malheur ?

La fille de Marguerite devait disparaître cependant, sinon tout s'écroulerait ; mais Léopold n'osait agir lui-même, ce qu'il aurait fait dans toute autre occurrence, et se mettait à l'abri derrière un complice qui, ne le connaissant pas, ne pourrait le trahir en cas d'insuccès et assumerait sur lui seul toute la responsabilité du crime.

La vie de René se trouvait à cette heure dans les mains de Richard Bérallé.

A coup sûr l'héritière de Robert Vallerand essayerait de résister, tenterait d'appeler à l'aide, et l'ivrogne, dans sa fureur de brute inconsciente, l'étranglerait pour la contraindre à se taire.

L'ex-réclusionnaire éprouvait de telles indolences, de si sombres pressentiments hantaient son esprit, qu'il ne voulait pas rester à Nogent près du théâtre du drame.

C'est pour cela qu'il se décidait à connaître seulement à Troyes, le lendemain, le dénouement de ce drame. Mais à Troyes il faudrait changer d'aspect, se créer une personnalité nouvelle pour tromper les regards perspicaces des agents qui pourraient le rencontrer et le reconnaître.

Par quel moyen le bandit arriverait-il à ce but, puisqu'il était parti pour Nogent-sur-Seine sans emporter de travestissements ?

Le plus simple était d'aller à Paris et de revenir à Troyes sous une autre forme. Il n'hésita point et, à quatre heures quarante-deux minutes, partit pour la grande ville.

Arrivé à huit heures cinq minutes, il se rendit à la rue de Navarin où il revêtit le costume et se fit la tête avec lesquels il s'était présenté chez madame Laurier pour acheter des dentelles, sous le nom d'Isidore Augusto Fradin.

Ainsi transformé, il alla dîner dans un petit restaurant du boulevard de Strasbourg, fuma des cigares, " sécha " des bocks, et prit pour retourner à Troyes le train de minuit trente-cinq minutes.

Ce train, passant à Nogent-sur-Seine à quatre heures onze minutes du matin, était celui que Richard devait prendre après avoir fait le coup à l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix.

— Je le verrai monter en wagon... se dit Léopold. En arrivant à Troyes, je n'aurai qu'à échanger l'argent contre le paquet cacheté. Je n'avais pas pensé à cela... C'est cependant bigrement simple et pratique et ça me dispensera d'aller au " Chapeau-Rouge. "

Nous laisserons le bandit à ses réflexions et nous prions nos lecteurs de vouloir bien retourner en arrière et nous accompagner au pavillon de Port-Oréteil.

XV

Nous avons entendu Zirza la blonde essayer de crier au secours, d'appeler à l'aide, au moment où Léopold Lantier lui disait qu'elle était empoisonnée et qu'elle allait mourir à la place de René dont il était l'ennemi.

Les cris de détresse n'avaient pu jaillir de sa gorge contractée. Elle s'était abattue sans mouvements sur le parquet.

Le misérable, agenouillé près d'elle, avait posé sa main sur le cœur et ne l'avait plus senti battre. Il en avait conclu que Zirza était morte, mais il s'expliquait mal que les symptômes de l'empoisonnement eussent ressemblé si peu à ceux décrits par Pascal Lantier.

Sans doute la différence des affets provenait de la différence des doses.

Léopold adopta cette explication et ne se préoccupa plus d'un détail sans importance désormais.

La besogne était faite, voilà le principal... se disait l'ex-réclusionnaire.

Ce n'est pas notre avis. Nous devons à nos lecteurs une explication et nous allons la leur donner brièvement.

Rappelons d'abord qu'au moment où l'empoisonneur avait introduit dans la bouteille de chartreuse une pincée de poudre de crotales, la liqueur avait subitement changé de teinte, et de jaune pâle était devenu couleur de topaze brûlée. Que signifiait ce fait ? Nous le saurons bientôt.

Madame Verdier écrivit étendue sur le tapis. Un feu vif brûlait dans la cheminée, et la température de la salle à manger atteignait le chiffre de dix-huit degrés au minimum.

Le corps de la jeune femme offrait la rigidité cadavérique. Les mains étaient crispées, les extrémités froides comme du marbre, les lèvres décolorées, les yeux ternes et vitreux. Si ce n'était la mort, c'en était du moins la plus fidèle image.

Isabelle vivait cependant. Le poison indien n'avait amené à sa suite que la léthargie, et cela non par un prodige inexplicable, mais par la raison du monde la plus simple.

L'une des substances dont se compose la liqueur de la Grande-Chartreuse est l'antidote de la poudre de crotales qui, décomposée par son mélange avec le breuvage, avait perdu ses propriétés toxiques pour devenir un narcotique puissant.

Zirza dormait d'un sommeil semblable à la mort et qui devait durer longtemps.

Le reste de l'après-midi s'écoula. La nuit se passa. L'aube parut.

La jeune femme était toujours sans mouvement.

Le jour commencé s'acheva, la nuit allait venir pour la seconde fois.

Bien des heures s'étaient écoulées depuis que Léopold avait quitté le pavillon avec la certitude qu'il laissait un cadavre derrière lui.

Soudain un tressaillement faible agita le corps de Zirza. Ses membres parurent reprendre un peu de leur souplesse. Elle ouvrit les yeux, mais elle était encore sous l'influence du narcotique...

Ses paupières s'abaissèrent de nouveau. Une demie-heure s'écoula. La respiration devenait régulière.

Il semblait à la jeune fille que le sang, engourdi dans ses veines, reprenait sa chaleur et se remettait à circuler.

Elle porta les mains à sa poitrine, puis à son front. Pour la seconde fois ses yeux s'ouvrirent.

Elle se souleva et promena ses regards autour d'elle, espérant découvrir quelque chose dans les ténèbres qui l'enveloppaient.

Ses lèvres s'agitèrent.

— Où suis-je donc ? balbutia-t-elle.

Il lui fut impossible de se répondre, car une obscurité pro-

fonde remplissait encore son cerveau. Ses yeux, errant dans le vague, discernèrent tout à coup une raie de pâle lumière se glissant à travers les volets mal joints.

Elle voulut se lever. Ses jambes semblaient paralysées. A la suite d'efforts violents elle parvint à se mettre debout ; mais, si elle n'avait trouvée par hasard à portée de sa main un meuble pour se soutenir, elle serait tombée à la renverse.

Accotée à ce meuble, elle attendit. Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux. Ses tempes étaient serrées comme dans un étau.

Soudain un coup de cloche retentit au dehors

Ce bruit inattendu fit tressaillir la jeune femme. Elle se dirigea lentement vers le filet de la lumière qu'elle entrevoyait. Ses mains touchèrent le vitrage d'une croisée qu'elle ouvrit, puis elle fit jouer la tarjettes qui maintenait les persiennes et les écarta.

Un flot d'air glacé vint la frapper en plein visage, et la leur grise du crépuscule envahit la salle à manger.

Zirza reconnut alors l'endroit où elle se trouvait ; — elle vit le carton de dentelles déposé sur un meuble et que Léopold y avait laissé ; elle vit la bouteille de liqueur à côté du verre dont elle avait absorbé le contenu.

Elle se souvint, fit un geste d'épouvante et chancela. Un nouveau coup de cloche retentit.

— Au secours... cria Zirza ; venez à mon secours.

Et, ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur ses deux genoux les mains accrochées au rebord de la fenêtre.

Son appel avait été entendu.

Une voix répondit :

— Zirza... Zirza... Me voici...

Cette voix était celle de madame Laurier.

Comment la digne marchande de dentelles du boulevard Beaumarchais se trouvait-elle à Port-Créteil, rue du Cap, à la porte du jardin ?

Quelques lignes suffiront pour l'expliquer.

La veille, en ne voyant point revenir sa demoiselle de magasin, madame Laurier s'était sentie fort inquiète.

Elle attendit jusqu'à dix heures du soir. A dix heures, de plus en plus tourmentée, elle expédia sa servante rue Beautreillis où elle savait qu'Isabelle devait coucher.

La jeune femme ne s'y trouvait point. Les inquiétudes de madame Laurier devinrent de l'angoisse.

Zirza devait toucher de l'argent à Port-Créteil. Ne lui serait-il point arrivé malheur ?

Pendant toute la nuit la bonne dame rêva guet-apens, violence, et même assassinat.

Zénaïde, en arrivant à huit heures du matin trouva sa patronne à moitié folle de terreur.

Elle se garda bien de parler, seulement elle ne comprenait pas comment Zirza avait remplacé Renée pour le voyage de Port-Créteil.

La servante, adroitement questionnée, lui donna le mot de l'énigme en lui apprenant que Renée était en voyage. Le trotin ne souffla mot.

La matinée s'écoula sans modifier la situation. A midi madame Laurier, n'y tenant plus, prit, une résolution. Elle monta en voiture et se fit conduire d'abord rue Beautreillis afin d'interroger la concierge.

Celle-ci lui confirma que madame Isabelle n'avait point paru, et qu'à la suite de la catastrophe, arrivé dans la maison, ma-

demoiselle Renée était allée coucher rue de l'École-de-Médecine.

Madame Laurier regagna son fiacre et dit au cocher :

— Rue de l'École-de-médecine.

Pas plus là que rue Beautreillis on ne put lui donner de nouvelles de Zirza.

Zirza est morte... balbutia l'excellente femme, le cœur serré, les yeux pleins de larmes ; on l'a tuée pour la voler...

— Où allons-nous, bourgeoise ? demanda le cocher.

— Au chemin de fer de Vincennes.

A trois heures cinq minutes madame Laurier prenait le train, et arrivait à trois heures trente-cinq à Saint-Maur-les-Fossés.

Elle traversa la Marne en bateau, entra chez le restaurateur Baudry et lui dit :

— Pourriez-vous, monsieur, m'indiquer la rue du Cap ?

— Très bien, madame...

— Y connaissez-vous un monsieur qui semble étranger et qui se nomme M. Fradin ?...

— Je le connais parfaitement. Je lui ai remis il y a quarante-huit heures les clefs du pavillon qu'il a loué par mon intermédiaire, et où il se proposait d'emménager hier matin...

Cette réponse redoubla le trouble de madame Laurier. Il lui sembla qu'elle allait apprendre quelque chose d'étrange et de terrible. Elle reprit :

— M. Fradin n'est à Port-Créteil que depuis hier ?

— Oui madame.

— Avec sa femme ?

— J'ignore s'il est marié...

— Vous connaissez cependant monsieur depuis longtemps ?

— Je l'ai vu pour la première fois il y a quatre jours, lorsqu'il est venu visiter le pavillon, qu'il se proposait de louer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la marchande de dentelles en joignant les mains, qu'est ce que tout cela signifie ? Ah ! pour sûr, il y a un malheur ! !

— Un malheur ? répéta Baudry.

— Oui, monsieur...

— Et lequel ?...

— Hier, ma demoiselle de magasin est venue apporter rue du Cap, à M. Fradin, des dentelles qu'il avait achetées la veille et payées en partie. Elle devait toucher le solde de la facture. Quelques centaines de francs... — Je tremble qu'on ne lui ait tendu un piège...

— Ah ! diable !

— Voulez-vous m'accompagner, monsieur, jusqu'à la maison de M. Fradin ?

— Avec le plus grand plaisir, madame ; me voici à vos ordres.

Madame Laurier suivit le restaurateur qui la guida jusqu'à la porte du jardin et mit lui-même la cloche en branle, à deux reprises et à quelques secondes d'intervalle.

Nous savons qu'au second coup de cloche Zirza avait répondu en appelant à l'aide.

— C'est elle... dit vivement madame Laurier. Je reconnais sa voix... Que se passe-t-il dans cette maison ?...

— Nous allons le savoir, madame...

Le restaurateur était un garçon lesté, vigoureux, et d'un caractère décidé.

Il prit son élan, saisit des deux mains le chaperon du mur s'enleva à la force des poignets avec la souplesse d'un gymnaste quo de profession, et retomba de l'autre côté, dans le jardin.

La porte n'était fermée qu'au pêne. Il l'ouvrit à la ma-

chande de dentelles, et tous deux se dirigèrent rapidement vers le pavillon.

Baudry, sans presque s'aider de la barre d'appui, sauta sur le rebord de la fenêtre ouverte par Isabelle.

— Une femme inanimée... s'écria-t-il avec effroi.

— C'est Zirza... C'est la pauvre Zirza... Aidez-moi, monsieur... il ne faut pas perdre une minute pour lui porter secours...

Le restaurateur se pencha vers madame Laurier, la saisit par les poignets, la hissa sans la moindre peine et la déposa sur le parquet de la salle à manger, où elle se laissa tomber à genoux en sanglotant auprès de madame Verdier dont elle souleva la tête pâle.

— Elle n'est point morte, n'est-ce pas ? demanda vivement Baudry. Une si jeune femme, ça serait dommage.

— Non... non... répondit la patronne qui sentait sous sa main battre le cœur de Zirza. Ce n'est qu'un évanouissement.

— Il faudrait de l'eau fraîche.

— J'ai sur moi un flacon de sels... Je vais le lui faire respirer...

Et madame Laurier passa sous les narines d'Isabelle un flacon de sels anglais d'une extrême violence.

— Ah ! ça mais, reprit Baudry en jetant un coup d'œil autour de lui, on croirait qu'il n'y a personne dans cette maison.

— Zirza nous expliquera ce qui s'est passé... la voilà qui revient à elle...

La jeune femme, en effet, rouvrit les yeux.

— Mon enfant, ma pauvre enfant, murmura près de son oreille la marchande en l'embrassant avec une tendresse de mère, écoutez-moi... reconnaissez-moi... je suis votre patronne qui vous aime et qui vient vous chercher...

— Oui... oui... fit la jeune femme en se soulevant. Je vous reconnais... je me souviens... Ah ! c'est Dieu qui vous amène... je serais morte sans vous...

Madame Laurier et Baudry aidèrent Zirza à se relever et la firent asseoir.

— Eh bien ? demanda le restaurateur. Cela va-t-il mieux, madame ?

— Oh ! oui... beaucoup mieux... mais j'ai cru que j'étais perdue...

— Quo s'est-il passé ici, mon enfant ?...

— Ce qui s'est passé ? répéta Zirza frissonnante. Vous allez le savoir... Mais d'abord, madame, il faut me répondre l... Renée ?... où est Renée ?...

— Partie en voyage...

— Quand ?

— Ce matin...

— Partie ce matin !... balbutia la jeune femme avec effroi. Partie !... Mais non pas seule ?... Paul l'accompagne ?...

— Non... Monsieur Paul est resté à Paris... On me l'a dit rue de l'École-de-Médecine où je suis allée dans l'espoir d'y trouver de vos nouvelles...

— Alors il n'y a pas une minute à perdre pour la sauver... si on peut la sauver encore...

— Un danger la menace donc.

— Oui... le plus terrible de tous... On en veut à sa vie... C'est elle qu'on attendait ici à ma place... pour la tuer...

— Pour la tuer ! s'écrièrent à la fois madame Laurier et Baudry.

— J'ai vu son ennemi... reprit Zirza, celui qui m'a fait

boire la liqueur empoisonnée, Fradin, l'homme aux dentelles... Il était là, me regardant mourir, parce que j'avais deviné ses projets, et me disant qu'il tuerait Renée...

— Miséricorde ! que m'apprenez vous ?...

— La vérité, madame... Il faisait froid... J'ai bu pour me réchauffer... mais une parole imprudente du misérable m'a fait deviner tout... Il s'est senti démasqué et, me croyant mourante, il a cyniquement dévoilé ses projets monstrueux... j'ai appelé à l'aide... puis j'ai senti le plancher se dérober sous mes pieds et je suis tombée...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIX

LA VENDEUSE

Depuis qu'André Gualbert travaillait dans le bureau de M. Sauval, il se détournait un peu chaque matin de sa route, et conduisait sa fille jusqu'à la porte du magasin des Deux-Mondes. Parfois elle lui faisait faire un détour, afin de passer devant une église ; elle y entraît, s'agenouillait, et, perdue dans l'ombre d'une chapelle, écoutant la voix intime de Dieu qui lui parlait, elle demandait du bonheur pour ceux qui l'entouraient, et pour elle l'acceptation de la souffrance.

D'abord André l'y accompagna avec une sorte de répugnance ; non qu'il fût impie, mais comme il le disait il lui semblait qu'il ne savait point parler à Dieu.

Cependant il n'osait refuser cette enfant dévouée qui lui donnait un accroissement de courage, et trouvait dans son cœur une force sans cesse renouvelée. Tandis qu'elle restait absorbée dans une méditation ardente, les yeux d'André Gualbert parcouraient l'église de la voûte au pavé ; ils étudiaient les peintures, puis, en s'abaissant un peu, ils rencontraient l'autel. Illuminé par les cierges, baigné par la clarté irisée des vitraux, l'autel s'élevait comme au sein d'une gloire... L'encens l'enveloppait de son nuage embaumé ; le prêtre qui priait à voix basse se tournait par intervalles vers le peuple, l'associant au sacrifice divin, lui demandant de l'accompagner au calvaire, lui souhaitant les dons sacrés s'écoulant des mains ouvertes et transpercées d'un Dieu prodigue de grâces.

La clochette de l'enfant de cœur tintait. Le bruit sourd des agenouillements des fidèles sur les dalles exprimait une idée d'anéantissement et de respect. Pendant ces moments quelque chose d'inconnu, à la fois doux et puissant, pénétrait l'âme d'André ! Il ne priait pas, il ne se mêlait point au cœur suppliant des hommes, mais sans qu'il pût s'en défendre il se sentait enveloppé d'une atmosphère de paix surhumaine. Après avoir subi ces stations à l'église, il les accepta.

Il en vint même à en prendre le chemin, par une entente mystérieuse entre lui et sa fille. Sans doute, il songeait avant toutes choses à être agréable à Clotilde, mais cependant il éprouva bientôt lui-même une consolation secrète à pénétrer dans ce temple rempli d'une foule recueillie.

S'il ne parlait point encore à Dieu, du moins il ne lui fermait pas son cœur. Il se tenait là, secrètement envahi par un atten-

drissement pieux, rosée vivifiante de l'âme ; quand il sortait de l'église, il lui semblait qu'une plus grande énergie était en lui.

Clotilde et lui en quittant le portail marchaient lentement et en silence, comme s'ils eussent craint de laisser s'évaporer les saintes pensées et les impressions heureuses, puis l'entretien reprenait d'une voix basse, mais plus chaude.

Il leur semblait qu'ils s'aimaient davantage, que leurs âmes se comprenaient mieux, et dans le baiser d'André Galbert au moment où il quittait Clotilde, le respect se mêlait involontairement à la tendresse.

Il s'en allait à regret, tournant la tête pour la voir, jusqu'à ce qu'elle eut disparu, puis il se dirigeait vers son bureau.

Quand elle franchissait le seuil du magasin, la jeune fille ne pouvait se défendre d'un tressaillement douloureux. N'allait-elle pas reprendre le joug ? Ne marchait-elle pas à la torture ? S'appuyant à la rampe de velours elle gagnait les salons d'essayage.

A cette heure ils étaient vides et froids. Rien dans ces pièces énormes qu'une table couverte d'un tapis, quelques mannequins en fil de fer et des armoires de chêne dont les panneaux se trouvaient fermés. A la file ses compagnes arrivaient. Les unes rieuses, gardant la gaieté de leur jeunesse, acceptant cette vie avec un confiant sourire, se rappelant le dernier dimanche passé dans les bois, ou songeant au dimanche suivant.

Le lundi toute cette jeunesse semblait ravivée. La famille pour les uns, les amis pour les autres, une vie de plaisir pour toutes avaient changé l'atmosphère accoutumée. Elles s'abordaient souriantes et se chuchotaient des confidences à l'oreille.

De gros bouquets de fleurs naturelles au corsage, embaumés des senteurs des bois et des prés, elles gardaient des couleurs roses aux joues, un rayonnement de ciel bleu dans le regard, et un refrain de chanson sur les lèvres.

On ne les reconnaissait pas ce jour-là. Les salons ressemblaient pendant les premières heures de la matinée à une volière emplie d'oiseaux en train de jaser sur le bord des nids.

A mesure que s'avancait la journée, la fatigue venait, les plissant sous sa main de fer, les caquetages s'éteignaient dans le bourdonnement confus de cette maison gigantesque, et les jeunes filles s'alanguissaient dans le tumulte de la besogne quotidienne.

Cependant presque chaque jour, à l'heure où elles entraient dans les salons, elles semblaient heureuses. Quelques unes se tendaient la main, en échangeant un mot, un sourire.

Le mouvement commençait, les panneaux des grandes armoires glissaient, et les jeunes filles y prenaient les manteaux, les mantelets, les mantilles, tout ce que la mode invente chaque année pour la joie et la ruine des femmes.

Elles se partageaient ces vêtements suivant leur prix et leur degré de richesse. Ensuite elles les étalaient sur les tables d'une façon savante, de façon à faire valoir la qualité de l'étoffe de celui-ci, la broderie de celui-là, les dentelles de cet autre, le jais frangé des derniers.

Il s'agissait ensuite de draper les mannequins voisins des fenêtres : On le faisait avec une lenteur calculée, ensuite on attendait la clientèle.

Vraiment à les regarder à cette heure matinale, ces jeunes filles semblaient presque toutes jolies. Les frisons de leurs cheveux tombaient sur des fronts blancs, le regard brillait. Dans leurs robes uniformément noires, ajustées d'une façon élégante, elles avaient une grâce aisée. Cette sombre toilette s'égayait d'une

cravate de dentelle, d'un bouquet, d'un bijou. Avec cela une tournure légère de bergeronnette dans les prés.

Sitôt qu'une cliente entrait dans la salle, elles allaient au-devant d'elle empressées, souriantes, s'informant du caprice qu'elle amenait, de la fantaisie qui la prenait ce jour-là, la conduisant à la table, soulevant l'un après l'autre les vêtements étalés ; avec un mouvement gracieux, elles le plaçaient sur les épaules, marchant, se tournant, faisant valoir la grâce de la coupe, la richesse de la garniture. Ne convenait-il point, elles en choisissaient un autre, le drapant avec le même sourire de commande stéréotypé sur les lèvres.

La cliente était parfois venue sans volonté d'acheter. Elle entrait pour comparer les prix, les modèles, et se décider plus tard, selon qu'elle aurait trouvé un marché dans des conditions meilleures.

La cliente se défend d'ordinaire assez bien contre les entraînements de la séduction mercantile, surtout celle qui à l'habitude d'acheter souvent.

Les femmes de province qui voient essayer un vêtement par la vendeuse, constatant sa coupe élégante, se laissant vite séduire, pensant naïvement que ce manteau produira sur elle un effet identique. Elles ne songent pas que leur taille est souvent plus épaisse, leurs épaules hautes, leur cou court ; que ce même manteau mal porté semblera lourd et disgracieux.

D'ailleurs la timidité les prend. Elle n'ose pas discuter avec ces jeunes filles si jolies, un peu moqueuses, coquettes et fleuries et qui leur semblent aussi distinguées que la femme du receveur des contributions ou du notaire de leur ville. Elles achètent faute d'oser choisir, étourdies de paroles et grisées par la vue de trop d'objets.

Si par malheur un groupe d'Anglaises entre dans les salons, un rapide regard s'échange entre les vendeuses. Il n'est pas nécessaire de se donner de peine pour faire valoir la marchandise, les Anglaises vont de magasin en magasin, flânant leur vie, uniquement pour se distraire, marchandant sans avoir envie d'acquiescer, débaigieuses, ennuyées, faisant déplier des étoffes, des dentelles égarant leurs doigts dans les plis soyeux, amusées, charmées, se prenant au bagout du commis ou des jeunes filles qui croient les avoir convaincues, puis elles se lèvent toujours ennuyées ou roides, en disant :

— Ah ! ce n'était pas encore cela !

A mesure que la journée avance le désordre devient plus grand sur les tables.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et un magnifique catalogue (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal,